



Ma sœur bien-aimée

Ma sœur bien-aimée, j'ai tout gardé en mémoire, les chauve-souris, les acrobates à la sortie du village, les crêtes, la piste dans la maigre lumière, le piqué des engoulevants dans le soir qui semblait ne jamais se vouloir nuit, les menus objets serrés dans la valise, la branche d'arbuste fleurie qui fouetta mon visage et la blessure sur ma joue qui désormais trace une ligne blanche sur mon visage, le sursaut d'Anton quand il vit les perles de sang couler dans mon cou, son malaise dans le soir et ta voix coléreuse au bout de quelques minutes quand sa langueur t'agaça au point que tu l'abandonnas et te tournas vers moi, tes yeux embuées dont je ne comprenais pas l'émoi – mais tu avais devant toi mon visage sanguinolent et je n'en soupçonnais pas l'image, les épines dans mes cheveux, les mèches détachées de ma coiffure et tout ce sang et mes yeux impassibles et tranquilles.

J'ai tout gardé en mémoire, ma sœur bien-aimée, tous les gens sur le port la nuit et le froid soudain, l'envie de fuir et trouver un refuge, dormir – mais pas dans un hôtel – la porte de la villa abandonnée que tu forças, l'odeur de bois et de cendre froide, le gratouillis d'une souris détalant, le feu qu'Anton prépara, le grincement de la chaîne rouillée du puits dans le jardin obscur, l'eau froide que tu en retiras, le thé et le beurre rance, l'eau que tu fis bouillir pour nettoyer la plaie, tes yeux inquiets qui semblaient redessiner mon visage pour corriger cette

grossière griffure qui s'avérait profonde, le bruit que fit Anton à l'étage quand il descendit des matelas poussiéreux et le sommeil qui nous prit malgré l'étrangeté du lieu.

Ma sœur bien-aimée, je me souviens mon réveil dans la clarté du jour parvenue sur moi à travers la grande fenêtre sans volet, le bleu du ciel, ma joue douloureuse, ta respiration et mon immobilité encore un peu, puis la voix d'Anton quand je fis du thé, et ton lever et tous les oiseaux des jardins, merles, chardonnerets, grives musiciennes, et mon hésitation à parler tant ma joue brûlait, et ton « ma pauvre petiotte » comme si nous avions dix ans, et une mèche de tes cheveux blancs sur ta joue à l'emplacement même de ce qui allait devenir ma cicatrice, ta contemplation de mon nouveau visage, ton sourire comme si tu me découvrais, la peau blême d'Anton quand il réalisa mon aspect, le thé chaud et la valise ouverte, les cahiers, les mouchoirs, les chemises, le savon, la casserole et les bols, la boussole, les allumettes, les chandails et les chaussures, le mol enclin d'Anton à se lever et ta main prenant mon menton pour tourner mon visage vers toi, et tes mots « t'es plus belle encore », ce mantra que je me répète chaque jour depuis ta mort, « t'est plus belle encore » dans un seul mot, incantation dont je ne sais plus ce qu'elle signifie, à qui elle s'adresse, d'où elle vient, téplubellencore, un mot magique, un mot et je suis guérie.

J'ai tout gardé en mémoire, ma sœur bien-aimée, tout sur ma joue.